

LES RAMENS AU PRESSKOPF

— Aventure —

ROMAN

LES RAMENS AU PRESSKOPF

Cédric STUDER

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-306-9

Prologue

Tokyo, avril 2006.

Marguerite se tenait debout devant l'entrée de la petite école primaire du quartier de Sentagaya. La sonnerie marquant la fin de la journée venait juste de retentir. Les élèves en uniformes blancs et noirs se déversèrent comme un raz-de-marée en dehors des murs de l'établissement. La tempête dura quelques minutes puis, à mesure que les familles se recomposaient, le trottoir amorça lentement sa décrue. Marguerite et deux autres couples de parents restèrent échoués sur la chaussée, guettant avec anxiété la venue de leurs progénitures. Ils échangèrent en silence quelques regards inquiets, avant que le bruit des talons de madame Kusumi, la directrice de l'école, ne résonne dans la cour de récréation. Elle s'avança vers eux l'air sévère, ouvrit la grille et, sans un mot, les invita à la suivre. Vêtue d'une longue robe de velours noir, Marguerite marchait en arrière du groupe. Sa haute taille trahissait ses origines européennes que venaient renforcer ses grands yeux bleus et la fine pâleur de sa peau d'albâtre. Même après toutes ces années passées au Japon, elle savait qu'elle dénotait encore parmi la population tokyoïte, surtout dans cet arrondissement de Sentagaya où l'on croisait très peu de touristes occidentaux.

Après avoir traversé les couloirs devenus déserts, ils arrivèrent dans le bureau de la principale et découvrirent leurs enfants : chemises en lambeaux, visages en sang. L'un d'entre eux se tenait à l'écart des deux autres. Marguerite se précipita vers lui.

— Mon Dieu, Hikari, que s'est-il passé ? demanda-t-elle en retirant du bout des doigts le sang séché sur son visage.

Les autres parents poussèrent également des cris d'orfraie en découvrant l'état dans lequel se trouvaient leurs fils respectifs. Il ne fallut pas longtemps pour que tous les regards se tournent en direction d'Hikari et Marguerite. La directrice, qui en avait profité pour regagner son bureau, observa patiemment tout ce petit monde. Elle attendait que l'ambiance s'apaise un peu, mais une des mères explosa.

— C'est un scandale ! cria-t-elle. Regardez un peu la tête de mon fils, il est à l'agonie. Ne crois-tu pas que nous devrions appeler une ambulance ? s'enquit-elle, paniquée, auprès de son mari.

— Et comme toujours, c'est Hikari Kanzaki ! embraya l'autre maman en colère. Jamais une semaine sans qu'il n'y ait de problème avec ce garçon. Quand allez-vous enfin vous décider à le renvoyer de l'école ? demanda-t-elle en s'adressant à madame Kusumi.

Marguerite s'agenouilla à côté de son fils.

— Ils se sont encore moqués de ton bras, c'est ça ?

Mais Hikari était trop concentré à retenir ses larmes pour répondre. Il préféra garder le silence.

— Nous attendons des excuses, déclara sèchement l'un des pères.

— Cet enfant est ingérable, lui souffla sa femme. Son père a beau être célèbre, il ferait mieux d'être plus souvent à la maison, plutôt que de courir les restaurants ou parader sur les plateaux télé.

Hikari bondit de sa chaise comme un beau diable. Sa mère le rattrapa de justesse par le lambeau de sa manche.

— J’veus interdis de parler de Jirô comme ça ! lâcha-t-il, la voix cassée par un sanglot.

Les deux autres garçons regardaient la scène avec un sourire complice qui n’échappa pas à la directrice. Cette dernière claqua des mains sur son bureau.

— Ça suffit ! Hikari, tu ne devrais pas te laisser aller à de tels accès de colère. Apprends un peu à te contrôler. Quant à vous, dit-elle à l’adresse des deux autres élèves, vous devriez avoir honte de vous moquer de son handicap ou de son père absent. J’en ai assez de ces querelles quotidiennes et, pour être tout à fait honnête, je ne sais pas qui je devrais, vraiment, renvoyer de l’école. Considérez cela comme un ultime avertissement. Vous pouvez disposer.

Marguerite et son fils furent les premiers à quitter le bureau. Ils sortirent en hâte de l’école et ce n’est qu’une fois dehors qu’Hikari décida de rompre le silence.

— C’est pas moi ! C’est eux qui ont commencé. Ils ont dit que Jirô n’était pas mon vrai père et qu’il ne vivait même pas à la maison.

— Tu sais très bien que c’est faux. Madame Kusumi a raison : tu ne peux pas te battre à tout bout de champ pour un oui ou pour un non. Regarde dans quel état tu es.

— Mais c’est pas juste !

— La vie est parfois injuste, dit-elle en s'arrêtant pour mieux le regarder dans les yeux. Tu dois apprendre à faire avec. Tes différences doivent devenir une force, non une faiblesse. Laisse les moqueurs de côté; ils finiront bien par se lasser.

Il maugréa quelques mots inintelligibles avant de partir en boudant. Elle le regarda s'éloigner d'un air amusé lorsqu'elle avisa, sur le parking, la voiture des parents restés à l'intérieur de l'école. S'approchant doucement, elle posa sa main sur le capot de l'une d'entre elles. C'est alors qu'un gros chat violet, strié de noir, surgit de sous le moteur. L'animal arborait un large sourire qui conférait à son visage une expression bien étrange pour un félin. Il vint se frotter contre les jambes de Marguerite qui s'agenouilla pour lui marmonner quelques mots à l'oreille. Aussitôt, la queue de l'animal se déroula comme un long serpent, rampant sur le sol jusqu'à atteindre la valve de gonflage des pneus. L'air s'échappa dans un petit sifflement discret. En moins de cinq minutes, les deux voitures avaient les roues complètement à plat. Marguerite caressa la tête du chat en guise de remerciement et celui-ci regagna l'ombre du capot.

Visiblement satisfaite, elle rejoignit son fils.

— Tu es encore fâché ? Oublions tout ça et rentrons à la maison, dit-elle en souriant. Aujourd'hui ,c'est ton anniversaire !

Ils prirent le chemin du retour. Setagaya était un quartier résidentiel situé au sud-ouest de Tokyo. Réputé pour sa tranquillité, il n'avait pas encore été défiguré par la présence de gratte-ciel de verre ou d'avenues surpeuplées. Des langues de bitume gris serpentaient mollement le long des maisons aux couleurs ternes. Au milieu de ce monochrome urbain, de petits îlots de verdure ornés de

temples shinto tentaient vainement d'égayer le paysage. Si le quartier pouvait paraître un peu triste, le calme y régnait en maître. Il était difficile de croire qu'à quelques mètres seulement, battait le cœur bruyant de la capitale nippone.

Alors qu'ils s'approchaient de l'appartement familial, Marguerite changea brusquement de direction.

— Hey, mais tu vas où ?!

— J'ai une surprise pour toi ! dit-elle en se mettant à courir.

Hikari lui emboîta le pas. Ils trottinèrent un instant avant de s'arrêter devant un salon de thé où une étrange créature, mi-ours mi-chat, avait envahi toute la devanture.

— Oh, mais c'est Totoro ! s'exclama-t-il.

En face de lui, des dizaines de pâtisseries à l'effigie de son personnage favori se tenaient parfaitement alignées sur les rayonnages. Depuis sa plus tendre enfance, Marguerite l'avait initié aux dessins animés d'Hayao Miyazaki. Véritable icône du manga animé au Japon, Miyazaki était le célèbre réalisateur du *Voyage de Chihiro*, *Princesse Mononoké* ou encore *Kiki la petite sorcière*. Hikari les avait tous vus à de nombreuses reprises, mais *Mon voisin Totoro* était, de loin, son préféré. Il rentra émerveillé dans la boutique, ne sachant où regarder. Après une longue hésitation, il choisit une figurine au chocolat et sa mère se décida pour un parfum vanille.

— On ne prend rien pour papa ? fit-il remarquer alors qu'elle s'apprêtait à régler leurs achats.

Elle se pinça les lèvres.

— Je ne suis pas sûre qu'il puisse nous rejoindre ce soir. Tu sais, il a encore beaucoup de travail.

Le salon de thé perdit subitement toute sa magie. Il sortit sans un mot pour attendre dehors. Bien qu'il s'en doutât tout au fond de lui, Hikari avait nourri, en secret, le fol espoir de voir son père le jour de son anniversaire, mais sa septième année ne dérogerait pas à la règle. Jirô ne serait pas là ce soir. À la colère se mêla la déception. Il lui en voulait de systématiquement tout gâcher par son absence, et à cela, même Totoro n'y pouvait rien. Marguerite le rejoignit dans la rue.

— Allez, mon grand ! lança-t-elle en tentant de mettre un peu de joie dans sa voix, j'ai encore une surprise pour toi !

Il capitula et sourit devant la montagne d'efforts que sa mère déployait pour lui faire passer, malgré tout, une bonne journée. Il trouva d'ailleurs relativement injuste qu'elle seule fasse les frais de sa mauvaise humeur, alors que celle-ci était le fait exclusif de Jirô. Il décida de se redonner de l'allant pour ne pas lui faire de peine. Arrivé dans l'appartement, il découvrit un paquet-cadeau posé sur la table du salon. Il l'ouvrit avec hâte.

— *Le Château ambulante*, lut-il sur la jaquette du DVD après l'avoir déballé. C'est le dernier Miyazaki, c'est ça ?!

— Exactement ! On va le regarder tous les deux, en dégustant notre pâtisserie Totoro. Qu'en dis-tu ? Tu vas voir, le début devrait t'intéresser.